

Un nouveau départ pour la francophonie en Ontario

Baba Fofana

Number 46-47, 2021–2022

Pour l'université française à Sudbury

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1102589ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1102589ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Fofana, B. (2021). Un nouveau départ pour la francophonie en Ontario. *Revue du Nouvel-Ontario*, (46-47), 53–60. <https://doi.org/10.7202/1102589ar>

Un nouveau départ pour la francophonie en Ontario

BABA FOFANA
Université d'Ottawa

«Les universités et l'avenir de la francophonie». C'est pour discuter de ce thème que des centaines de personnes se sont retrouvées du 23 au 25 juin 2021 à l'occasion de Franco-Parole III, un colloque organisé par l'Université libre du Nouvel-Ontario (ULNO), en collaboration avec le Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa et l'Acfas.

Ce moment était très attendu par les Franco-Ontariens depuis l'annonce de la fermeture de 48 % des programmes francophones à l'Université Laurentienne. Cette grande rencontre ne pouvait se faire sans les étudiantes et étudiants auxquels un panel était dédié.

C'est donc en qualité de rédacteur en chef du journal étudiant francophone *L'Original déchainé* que j'ai pris part à ce prestigieux événement, organisé par et pour les francophones, dont le but était de débattre de la question des universités et de l'avenir de la francophonie à partir de la crise qui secoue Sudbury.

La langue française, toute une richesse en Ontario

Ce débat s'est non seulement fait sans langue de bois, mais également dans la langue de Molière. Oui, la langue

de Molière pour désigner ce qui nous réunissait l'après-midi du jeudi 24 juin, à savoir la langue française. Voilà toute notre richesse en Ontario. L'essence même de notre existence dans le nord de l'Ontario.

Cette langue française qui fait tant rêver a été attaquée et mutilée le matin du lundi 12 avril 2021 au sein même d'un temple du savoir, l'Université Laurentienne. C'est la mort dans l'âme que nous avons assisté, sans raison valable, à l'annulation de 28 programmes francophones avec à la clé le licenciement massif de nos valeureux vagabonds du savoir : je fais référence ici aux enseignantes et enseignants qui ont toujours fait la fierté des étudiants que nous sommes grâce à leur sympathie et surtout à la qualité de leur enseignement. Chaque fois que nous nous rappelons cette triste journée du 12 avril, (re)baptisée « lundi noir de la francophonie », l'émotion nous étreint.

Le 12 avril, le « lundi noir » de la francophonie

Avant de dire que l'organisation du colloque Franco-Parole III était une belle réponse à la hauteur de la question, j'aimerais tout d'abord que nous nous rappelions un pan de notre histoire : je veux parler de la lutte des Franco-Ontariens pour l'éducation en français. Winston Churchill disait qu'« un peuple qui oublie son passé est condamné à le revivre ». Le Règlement 17, qui interdisait l'enseignement du français dans les écoles de l'Ontario dans les années 1912, a été aboli 32 ans après, c'est-à-dire en 1944. Mais cette abolition n'est pas tombée du ciel. Croyez-moi, c'est au bout d'une lutte acharnée que nos grands-parents, pour certains, arrière-grands-parents pour d'autres, ont réussi à arracher cette victoire.

Près de 80 ans plus tard, l'histoire s'est répétée, encore une fois, sous le gouvernement des conservateurs, cette

fois-ci, à l'Université Laurentienne. Au fur et à mesure que le français gagne du terrain, sa survie est menacée. Nous sommes donc face à notre destin : soit nous décidons de nous sacrifier en reprenant pour de bon notre « liberté francophone », soit nous décidons d'abdiquer tout en succombant à une nouvelle assimilation. Si nous nous sommes retrouvés à ce colloque virtuel, ce n'était pas pour lancer des paroles en l'air. C'était l'occasion pour nous de nous inscrire dans l'action, de nous engager pour battre le fer pendant qu'il est encore chaud.

La liberté nous est arrachée...

Certes, nous sommes minoritaires, mais nous avons les moyens de mener cette lutte non seulement pour nous affranchir, mais aussi pour gagner notre respect.

Thomas Sankara (1984), un ancien président du Burkina Faso disait : « L'esclave qui n'est pas capable d'assumer sa révolte ne mérite pas que l'on s'apitoie sur son sort [...] seule la lutte libère ». Dans notre contexte, je dirai : « La minorité francophone qui n'est pas capable d'assumer sa liberté ne mérite pas que l'on s'apitoie sur son sort ».

Il est bien beau de lancer le projet d'une université par et pour les francophones, mais sans l'union des uns et des autres, ce sera peine perdue. Ne dit-on pas que l'union fait la force? Mais force est de constater que les francophones vivant en Ontario sont victimes de leurs propres turpitudes. En le disant, je n'ai aucune intention de faire un réquisitoire contre quelqu'un, encore moins de faire le procès de la francophonie ontarienne. Je veux juste appeler un chat un chat, en nous mettant nous-mêmes en face d'une évidence. Cette réalité n'est rien d'autre qu'un appel à notre propre autocritique pour sortir de ce que j'appelle notre « francoégo ».

La francophonie est indivisible

En effet, avant d'être rédacteur en chef de *L'Original déchaîné*, je suis avant tout un étudiant. On ne pouvait pas ne pas inviter des étudiantes et étudiants au colloque Franco-Parole III dont l'objectif était, comme nous le savons tous, de poursuivre la réflexion, entamée en 1973 par Franco-Parole I et par Franco-Parole II en 1991, autour de la question de la langue française à l'université dans la région de Sudbury. C'est cette mouvance réflexive qui a conduit à la fondation de La Nuit sur l'étang et de l'Association des étudiants francophones (AEF) de l'Université Laurentienne, dont j'ai également occupé le poste de délégué aux médias (2020-2021).

Je tiens à montrer mon attachement aux dix valeurs qui devraient incarner la francophonie en Ontario :

1. la diversité
2. le partage
3. l'entraide
4. la solidarité
5. l'engagement
6. le vivre-ensemble
7. l'égalité
8. la justice
9. l'équité et
10. la parité.

Selon moi, c'est en étant d'accord avec ces dix valeurs (qui sont nos richesses) que nous irons de l'avant avec la création d'une université entièrement francophone à Sudbury.

Oui, Sudbury, notre belle cité, calme et paisible, qui attire chaque jour des étudiants et des immigrants francophones, détient aujourd'hui (selon les données de 2019) au moins 28 % de francophones, c'est-à-dire la plus grande proportion de francophones parmi les principales villes de l'Ontario. Il y a de quoi être fier d'être un francophone vivant à Sudbury parce que nous sommes le fer de lance de la francophonie en Ontario. Quoique nous puissions nous ragaillardir de cela, la véritable question qu'il faut oser se poser est la suivante : jusqu'à quand allons-nous continuer à maintenir ce chiffre de 28 %, ou même à l'augmenter?

Face à l'évidement de Sudbury

Je le dis honnêtement parce que ce qui se passe à l'Université Laurentienne (je parle de la suppression de programmes et de son corollaire, les licenciements) est un vrai coup de massue pour Sudbury et pour la francophonie ontarienne. Que faut-il faire? Allons-nous nous battre pour éviter que Sudbury perde une partie de sa population?

On sera certainement favorable au projet de création d'une université par et pour les francophones, propulsé par l'Université libre du Nouvel-Ontario (ULNO), un projet que j'estime, d'ailleurs. Mais là où se trouve mon amertume, c'est de croire que nous pourrions gagner cette bataille seuls, sans les étudiants francophones venus d'ailleurs et les immigrants francophones ou les nouveaux arrivants, comme on l'entend de plus en plus.

Voyez-vous, on a l'impression que ces francophones venus d'ailleurs, dont la plupart sont originaires d'Afrique, ne sont bons qu'à faire des études et les petits boulots. Il y aurait, d'un côté, une majorité franco-ontarienne blanche et, de l'autre côté, une minorité francophone noire.

Je peux me tromper, mais nous ne pouvons parler de l'avenir de la francophonie sans cette minorité qui contribue à la vitalité de Sudbury. Il y a un proverbe chinois qui dit que « toutes les fleurs de l'avenir sont dans les semences d'aujourd'hui ». Pour être un peu moins grandiloquent, je dirai que ce que nous semons aujourd'hui, c'est ce que nous récolterons demain. Il ne devrait pas y avoir trois sortes de francophones à Sudbury : les Franco-Ontariens d'un côté, les Franco-Québécois de l'autre côté et les Franco-Africains là-bas. Une chose est certaine, c'est que nous sommes différents. Mais notre diversité francophone ne devrait pas avoir un reflet clanique parce que la francophonie est une et indivisible.

La minorité francophone noire

En tant qu'étudiant à l'École des sciences de l'éducation et rédacteur en chef de *L'Original déchaîné*, j'ai eu l'occasion d'échanger, plusieurs fois, avec d'anciens et de nouveaux étudiants internationaux, en mode virtuel, par téléphone ou même en présentiel. Aucun d'entre eux ne m'a dit qu'il ne se sentait pas bien à Sudbury.

En vérité, si la plupart des étudiants internationaux se sentent bien à Sudbury, c'est peut-être dans la forme, mais pas dans le fond. Pourquoi? Tout simplement parce qu'ils ne se sentent pas reconnus comme des Franco-Ontariens à part entière. Bien qu'ils se soient installés en Ontario, on leur dit qu'ils n'ont pas la culture franco-ontarienne.

Tout comme au Québec, on leur dit qu'ils n'ont pas la culture québécoise.

J'ai été un peu surpris d'entendre ces témoignages. Je me suis doublement interrogé en me disant ceci : ainsi, on peut vivre en français à Sudbury, étudier en français à Sudbury et ne pas être considéré comme un Franco-Ontarien? Quelle autre compétence devrait-on avoir pour passer de francophone venu d'Afrique ou de la Caraïbe à Franco-Ontarien?

Pour ma part, je suis convaincu que la meilleure façon d'intégrer une personne, c'est de lui faire une place et de lui donner sa chance. Comme on le dit, « c'est en forgeant qu'on devient forgeron ». Les étudiants et les immigrants francophones ont un apport non négligeable au sein de la francophonie ontarienne. Cela me rappelle cette phrase d'Antoine de Saint-Exupéry : « Nos différences loin de nous léser doivent nous unir ».

Solidairement francophone

Au passage, je tenais à souligner que je n'ai pas assisté à ce colloque pour faire le combat d'une chapelle communautaire. En même temps, je n'entendais pas occulter certaines réalités qui touchent la plupart des étudiants issus des communautés noires. D'ailleurs, je fais moi-même partie de l'une des communautés les plus dynamiques de Sudbury. Il s'agit de la communauté ivoirienne qui a, à sa tête, l'ex-directeur du département de géographie à l'Université Laurentienne, le professeur Moustapha Soumahoro, licencié après 17 ans passés à Sudbury.

Bref, il faut savoir que la plupart des personnes issues de la minorité noire francophone à l'Université Laurentienne sont inscrites dans des programmes à l'École

des sciences de l'éducation. Le problème, c'est qu'après avoir obtenu leur diplôme, elles ont du mal à trouver un emploi digne de ce nom à Sudbury.

Alors qu'on parle de pénurie de main-d'œuvre, comment comprendre que des étudiants qui sont formés dans des programmes en français dans une université à Sudbury, qui effectuent leur stage à Sudbury, qui boivent et mangent à Sudbury ne parviennent pas à se faire embaucher à Sudbury, mais plutôt ailleurs dans le Sud-Est ontarien ou dans d'autres provinces? On ne peut pas accueillir des gens à bras ouverts et entretenir un climat de peur ou de méfiance à leur égard.

Si nous ne sommes pas capables de trouver des débouchés pour les étudiants et les immigrants francophones, à quoi servira la création d'une université par et pour les francophones?

En définitive, je dirai que nous n'avons pas l'obligation d'avoir les mêmes compétences, mais en tant que francophones, nous avons le devoir de partager les mêmes valeurs, celles qui incarnent notre francophonie. C'est à ce prix que nous gagnerons nos batailles futures.